

la race indienne. Son visage était beau, et un sang pur se voyait dans ses veines, au travers de la teinte légèrement bronzé de sa peau fine. Sa chevelure noire, lisse et soyeuse, tombait jusqu'à ses pieds, aux attaches aristocratiques, et deux rangées de perles, semblables par l'éclat de leur émail à celles que puisent les plongeurs de l'Océan indien, se détachaient sur le ton vif de ses lèvres humides et carminées, du fond d'un sourire plein de charme et de langueur. L'expression des regards complétait cette beauté radiante, plus attrayante que celles que nous admirons dans notre vieille et froide Europe.

Sans analyser la perfection de tous ces détails adorables, Sanchez fut fasciné par leur ensemble. Dès qu'il vit Lakhmi, il la trouva belle, et sans s'en rendre compte, il en devint éperdument épris.

Il la connaissait depuis longtemps déjà ; mais alors l'esclave était une enfant, et ce ne fut que lorsqu'elle eut atteint l'époque où la beauté commence à s'épanouir chez la femme que le jeune marquis, ému, arrêta son regard sur elle.

Mais, en même temps que l'amour, un autre sentiment se fit jour dans le cœur de Sanchez.

Dès qu'il s'aperçut de sa passion, son orgueil de gentilhomme l'en fit rougir.

Il voulut le vaincre et ne put y parvenir.

Il maudissait alors son amour, et, tout en adorant Lakhmi, il se sentit de la haine pour elle, ne pouvant parvenir à lui pardonner l'humiliante admiration qu'elle lui inspirait.

Un marquis d'Alviella amoureux d'une esclave !

Sanchez en rougit de honte.

Trois ans plus tard, moins timide et plus impérieux, le marquis eût imposé son amour à la jeune fille ; mais il recula devant cette exigence extrême et, tout en déplorant sa passion, chercha à la faire partager.

Sa délicatesse déguisait ses desirs contenus, et il caressa bientôt le rêve charmant d'inspirer de l'amour à Lakhmi et de n'être plus un maître pour elle, mais le plus tendre et le plus soumis des amants.

Constamment dans ces idées, qui lui étaient inspirées par tout ce que sa passion pour la belle esclave contenait de sincère, il aurait eu des chances de réaliser son idéal du moment ; mais sans cesse tourmenté par son penchant et son orgueil, hésitant entre ces deux sentiments, tout en cherchant à plaire il ne parvint qu'à se faire craindre ; puis, du reste, un invincible obstacle empêchait la jeune Indienne de ressentir pour lui aucune tendre sympathie, alors même qu'elle eût pu parvenir à s'affranchir des préjugés inhérents à sa condition. Si la distance qui le séparait de l'esclave était comprise par Sanchez, Lakhmi comprenait bien davantage celle qui la séparait du maître.

Néanmoins, cet abîme social n'était que vaguement mesuré par elle, car les actes et les yeux de Sanchez parlaient seuls.

L'aveu de son amour l'eût trop fait rougir.

— Ah ! Lakhmi ! Lakhmi, s'écriait-il parfois, quel noir démon t'a mise sur ma route ? Pourquoi es-tu si belle, maudite et infâme créature ? Qui t'a faite aussi resplendissante de jeunesse et de charmes pour ma torture et mes remords ? Une esclave ! J'aime une esclave ! Non, ce n'est pas vrai ; je la hais et je la méprise, elle n'est point digne de mon amour, ni même de ses caresses ; ce n'est point une femme, ce n'est qu'une chose dont je puis disposer à mon gré, un frêle roseau qui doit plier au vent de mes moindres caprices, un atome fait pour

obéir au geste, et que d'un signe je puis briser. Elle est belle pourtant... Oh ! oui, bien belle ! et si ses lèvres effleuraient mon front, je sens que peut-être j'en deviendrais fou de joie... Mais elle m'aimera !... il faut qu'elle m'aime ! oh ! oui, il le faut !...

Puis l'orgueil reprenait le dessus :

— Insensé ! ajoutait-il, rougis de ton erreur, cache-la avec soin, que nul ne s'en doute ; dérober-la à tous les yeux, cette impardonnable faiblesse ! Es-tu donc si bas descendu, que tu veuilles implorer l'amour d'une esclave. N'importe, je ne puis résister ; il faut que je dise que je l'aime, mais à elle seule, car peut-être m'aime-t-elle aussi et n'ose-t-elle me le dire de peur de m'irriter. Peut-être n'attend-elle qu'un mot de ma voix, qu'un signe de ma main, pour se jeter dans mes bras et m'ouvrir son cœur... Oui, il faut parler !

Il courait alors à la case de Lakhmi ; mais dès qu'il en franchissait le seuil, ses lèvres si désireuses de laisser échapper son secret étaient subitement frappées de mutisme.

Le maître reparait, et l'amant lui avait fait place avant que la jeune esclave eût eu le temps de lever sur lui son beau et éloquent regard.

Une fois pourtant ce revirement subit, dans lequel l'orgueil l'emportait toujours sur tout le reste, ne s'opéra pas aussi promptement que de coutume.

— Ah ! c'est vous, maître ? fit Lakhmi surprise par la brusque arrivée de Sanchez.

— Oui, c'est moi, répondit-il d'une voix émue. Est-ce que je te fais peur ?

— Non, maître.

— Maître ! répéta le marquis, toujours ! Ne me donne pas ce nom !

— Mais...

— Je le veux !

Et, par un bizarre contraste, l'accent dont il prononça cet ordre ne fut pas seulement celui d'un maître, mais celui d'un tyran.

Lakhmi baissa la tête.

Sanchez prit un siège et s'assit.

— Viens là, près de moi, fit-il après un silence, en indiquant à la jeune fille une natte de jonc qui se trouvait à ses pieds.

L'esclave obéit en silence.

— Regarde-moi maintenant, ajouta Sanchez.

Toute surprise par le ton affectueux dont le jeune marquis avait prononcé ces dernières paroles, l'esclave leva les yeux sur lui autant par curiosité que par obéissance.

— Regarde-moi longtemps ainsi. Que vois-tu dans mes yeux ?

Et il dévorait la jeune fille du regard.

— Je vois que vous êtes bon.

— C'est là tout ?

— Oui.

Sanchez se mordit les lèvres. Ses yeux lancèrent des éclairs.

— Et mes regards ne te font-ils rien éprouver ? reprit-il au bout d'un moment, d'une voix moins calme.

— Si fait.

— Parle.

— C'est que je n'ose...

— Parle, te dis-je, je t'en conjure !...

— Eh bien... ils me font un peu... peur !

— Peur ? s'écria Sanchez en laissant retomber la main de Lakhmi qu'il pétrissait depuis quelques instants dans les siennes. Tu as peur de moi ?